

Habib ou la marchandise virtuelle du soupçon

Mohammed SEFFAHI

La pratique discursive actuelle sur la “race” doit nécessairement situer celle-ci en tant que notion “naturelle” par rapport à celle d’ethnie — elle-même nécessairement prise en rapport avec la notion de nation.

L’anthropologie, qu’il s’agisse de l’anthropologie physique ou des sciences sociales, ne reconnaît plus la validité heuristique au concept de race. Peut-on en déduire que son usage puisse être considéré comme un résidu d’avant la seconde guerre mondiale ?

Tout comme le concept de race, les notions d’ethnie, de nation, ont tendance à glisser de leur usage propre en tant qu’outil classificatoire de représentations, vers l’explication d’une catégorie sociale réalisée. A force de passer pour dénominateur commun permettant d’ordonner les phénomènes afin de les comparer entre eux, la catégorie (par ex. race) devient l’explication d’un phénomène et, puisqu’elle produit une unité de sens de ce qu’elle englobe, elle devient une fonction de mise en sens du monde : un quasi-objet.

Les pratiques sociales une fois classées, expliquées ainsi, produisent leurs propres effets par le simple fait d’association d’un concept devenu une fonction à une ou à des données empiriques : les termes tels que juif ou arabe deviennent problématiques et désignent, dans certaines situations, un jugement incertain et défavorable porté sur une personne : le soupçon.

Habib, libre et suspect

“On était quatre amis. On avait de l’argent. J’avais sué pour avoir le plaisir de le palper et de le gaspiller. On avait une tenue correcte, dans le genre chemises, chaussures... pour laquelle on avait aussi sué ; de la sueur qui sent bon.

On nous avait parlé d’un piano bar, situé à quelques kilomètres de chez nous. On s’est dit : on va faire une virée, boire quelques coups. On va voir comment est l’ambiance, histoire de connaître autre chose. On s’est garé à quelques mètres, on avait une 205 blanche, une voiture correcte, propre au sens figuré. On avait même fait le plein.

Les gens ne pouvaient donc pas dire que l’on nous a interdit le droit à l’entrée à cause de notre voiture. Ils ne pouvaient pas dire que l’on était mal habillés. On avait des tenues tout à fait correctes. Ils ne pouvaient pas dire en plus que l’on n’avait pas d’argent. On en avait beaucoup, en tout cas largement assez pour passer une soirée dans un endroit de ce genre. Que pouvaient-ils donc nous reprocher ? Il n’y avait pas de raisons pour qu’ils ne nous laissent pas rentrer. Mis à part celle du racisme. Quand j’avançais vers l’entrée, je n’avais même pas dans la tête l’idée que l’on allait se faire refouler... rejeter... exclure.

J’étais libre dans ma tête, et on m’a supprimé une liberté qui normalement devrait être accessible à tout le monde : le droit d’entrer dans un piano-bar. Ce n’est pourtant pas un grand droit. C’est comme entrer dans un magasin, un magasin c’est fait pour tout le monde, sauf pour les chiens.... je me suis senti comme un animal non-domestique.

L’entrée, c’était vingt-cinq francs. Il y avait une boisson comprise et on n’avait pas l’intention d’en rester à cette seule consommation, vu qu’on avait pour projet d’y passer toute la soirée. Je sors l’argent pour payer : le mec, il nous regarde, ou plutôt il nous ausculte, comme un docteur qui vérifie que tu n’es pas malade. Il dit “non, vous ne pouvez pas rentrer, c’est un club privé”. Et j’ai compris que j’étais malade. Je lui dis : “c’est un problème de consommation ?” Tout en sachant que ce n’était pas ça. Parce que j’avais compris le diagnostic du docteur. Il me dit : “non, non, ici nous n’acceptons que les habitués”.

A ce moment, j’étais attaché, comme un chien que l’on ne laisse pas entrer dans une grande surface. J’ai été rejeté par ceux de la secte des visages pâles qui n’acceptent pas les différences. Mais je ne me suis pas rejeté moi-même. Je ne me suis pas renié. Pendant un moment, je me suis senti emprisonné, mais je suis toujours libre. Libre de vouloir et pouvoir changer cette fausse vérité”.